

Cher Siegfried,

Je n'envisageais pas vraiment d'écrire une lettre, mais je ne vois pas comment faire autrement : s'adresser à quelqu'un dans l'espoir que... quoi?... la possibilité d'un commencement? surgira dans et par l'adresse.

Car s'engager à répondre à une question dont on ne sait quasi rien (merci, Siegfried, je viens d'éclater de rire, car j'ai dû déjà me reprendre, j'avais écrit « dont ne s'est quasi rien* »), celle du corps dans l'écriture du poème donc (le rôle qu'il y a et comment sur lui elle agit) — question qui aussitôt lancée nous embarque avec elle —, c'est s'engager à renvoyer une balle invisible, une virtualité de balle disons, et se tenir au pari fou que la balle apparaîtra dans et par le mouvement, en même temps que naîtra de l'acte lui-même le sujet, la pensée-corps qui pourtant l'accomplit. La seule donnée fiable étant ce qui justement est donné, vient du dehors : l'invitation, l'autre de l'adresse. (Aussi incertain que soit le dehors, ne pas s'y fier anéantit.)

Le premier vers toujours est donné. Donné pour rien. Cette pensée m'a longtemps hantée. Non pas pour exorciser une peur du vide — toute page est noire, matière grouillante avant la coupe — non, il s'agissait d'autre chose. De l'autre justement, peut-être, chose ou non, venu d'ailleurs et autrement, du dehors toujours, le don et son outrepassement (un don qui n'oblige pas), — l'invitation à passer outre ?

Cette hantise eut des effets comiques (ou bien fut-elle de ces drôles de manifestations le fruit ?). Je ne pouvais écrire la moindre « rédaction » en classe si je n'avais pas lu à la dérobée sur la copie d'autrui une phrase, une au moins, sur laquelle prendre appui et m'élancer. Impossible sans cela de tracer le moindre trait (de même que plus tard il me fallut une main pour traverser le plateau noir — mon corps sinon sur scène se pétrifiait sitôt l'obscurité tombée).

Et c'est ainsi qu'un jour... Le maître retint les deux copies et les lut à la classe, entièrement, toutes les deux, la mienne et celle de l'autre, le petit voisin dont la première phrase avait, sinon inspiré, tout au moins ouvert la possibilité de mon long devoir en classe. Il commença par la mienne (je guettais, de plus en plus anxieuse la moquerie ou le jugement sévère sur son visage), puis finit par celle de mon camarade. Mais... Quel soulagement mêlé de stupeur, et, réellement, je n'en revenais pas : nul ne me confondit, ne sut mon imposture, car la phrase que j'avais volée avait entièrement disparu ! Même mon oreille inquiète ne perçut à la lecture du maître strictement rien de semblable entre les deux récits ! (Quel piètre copiste je ferais !).

J'ai continué à prendre appui (et à apprendre de l'écart). Et même quand j'éprouvais, accompagnant mes pas (ça commence souvent en marchant ou... peu importe, car ça commence toujours de ne pas se savoir), ou bien penchée à mon oreille et traversant la page (l'écran), la présence de telle figure, murmure rythmé (fantômes dit-on : auteurs disparus et œuvres vivantes), jamais nul ensuite ne reconnut dans l'un de mes livres son ombre ou sa complicité active (je la crois telle) ; mais il est arrivé que l'on me fasse l'improbable et merveilleux cadeau d'y voir l'influence (anticipée) de livres que je n'avais pas encore lus — je les lus donc ensuite et parfois les découvris frères, merci** !

* Hum. Je n'ai pas écrit « dont on ne sait rien » (sans doute à cause de cette histoire du disciple qui voulait épater son maître soufi), mais « quasi rien ». Dans le *quasi* ceci peut-être : écrire pour qu'il y ait un corps — écrire, pardi ! (ma grand-mère disait ça : *pardi* — j'aime beaucoup et je crois bien que je l'utilise pour la toute première fois !) — écrire, *dame*, il y faut un corps, mais surtout : écrire pour que ça ne s'écrive pas à même le corps, pour que le corps ne soit pas un corps-page... (Pour ne plus être une tout-oreille, pour que l'image ne mange pas l'œil et tout le visage, pour que l'odeur du mot charnier ne jette pas dans l'escalier, et tout le tintouin.)

** Par chance, la solitude de l'écriture est fichtrement peuplée. Je sais peu des dieux de Valéry, mais peut-être (l'hypothèse me vient *aujourd'hui*), peut-être est-ce pour veiller sur l'énigme du premier vers toujours donné et pour rien que mes commencements de textes ou poèmes — j'en retrouve ici ou là, brouillons raturés, saturés, électriques, presque illisibles — ont souvent pour support des feuilles volantes non blanches (n'importe quel bout de papier déjà encre, tapuscrit ou manuscrit, portant trace, faisait l'affaire), ou encore (pour les récits) un *carnet* marqué du nom d'un autre (ce livre non imprimé donné autrefois par mon grand-père, dont la couverture en cuir dorée sur tranche annonce *Zadig* et *Candide* !). L'enfer, — ce fut là une première (très archaïque) expérience — ce n'est pas les autres, c'est quand d'autre il n'y a pas.